

# **Pour qu'éclate ce qui est tu** *Révolutions*

Marie-Andrée Brault

Numéro 92 (3), 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

## ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Brault, M.-A. (1999). Pour qu'éclate ce qui est tu : *Révolutions. Jeu*, (92), 12–14.

# Pour qu'éclate ce qui est tu

Le mot est un pont par le moyen duquel  
l'homme essaie de franchir la distance qui  
le sépare de la réalité extérieure.

Octavio Paz, *l'Arc et la Lyre*

Devant *Révolutions* d'Alexis Martin, il est difficile de ne pas songer au délicieux spectacle *les Mots* de Jean-Pierre Ronfard, présenté plus tôt en saison par le NTE. Mais là où Ronfard alliait ludique et poétique, Martin aborde de front le politique et le social. L'idée au centre de la pièce est riche : quel est le pouvoir concret des mots ? la pauvreté du langage est-elle symptôme ou cause d'une certaine aliénation ?

les mots sont-ils des armes efficaces pour affronter une société faite par et pour les plus nantis et les mieux éduqués ?

L'auteur situe l'action dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et montre des jeunes qui rêvent de mots et de révolte. À leur tête, Robin, décidé à ne pas capituler devant la pauvreté et l'asservissement transmis de père en fils, combat le malheur et l'inertie par la quête des mots. Il veut *saisir* les mots, c'est-à-dire les comprendre, mais aussi les prendre, s'en emparer afin de mieux appréhender le monde, d'avoir un

contrôle sur lui, si minime soit-il. Accéder au langage, à sa maîtrise, devient un moyen pour parvenir au cœur des choses. C'est ainsi que s'organisent des séances où Robin et deux de ses amis discutent de nouveaux mots entendus, qu'ils ont pris en note et cherchés dans le dictionnaire. Mais le reste du monde demeurant souvent sourd aux mots, l'idée de révolution par le langage laisse place à celle de la vraie révolution. Pour faire véritablement entendre la voix du « petit peuple des marges<sup>1</sup> », le groupe choisit le langage de l'horreur : explosifs et porcs égorgés disposés dans les rues de la ville. L'aventure, il va sans dire, se termine fort mal.

Tout à fait à propos par son inscription dans le contexte social actuel, la pièce nous invite à suivre le parcours de Robin, un jeune homme issu d'un milieu pauvre. Décidé à émerger enfin, il s'interroge sans cesse, se remet en question, parfois tiraillé entre son appartenance et ses aspirations. Sa rencontre avec Catherine, jeune fille de

## Révolutions

TEXTE ET MISE EN SCÈNE : ALEXIS MARTIN. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : DANIEL BRIÈRE ; SCÉNOGRAPHIE : JEAN BARD ; COSTUMES : CLAIRE GEOFFRION ; ÉCLAIRAGES : STÉPHANE MONGEAU ; MUSIQUE : BENOÎT CHAREST ; NARRATION : PIERRE LEBEAU. AVEC ROBIN AUBERT, GARY BOUDREAU, DANIEL BRIÈRE, GASTON CARON, ÉRIC FORGET, TANIA LAFRANCE, MIRO ET CATHERINE PROULX-LEMAY. PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 6 AVRIL AU 8 MAI 1999.

1. Tiré d'un poème d'Alexis Martin figurant dans son recueil *Des humains qui bruissent*, paru aux Éditions Triptyque.



*Révolutions* d'Alexis Martin  
(Nouveau Théâtre Expé-  
rimental, 1999).  
Photo : José Lambert.

Westmount qui cherche elle aussi un sens à son existence, lui fera vivre un amour ambigu. Est-ce Catherine elle-même qui l'attire ou plutôt ce qu'elle représente : la beauté, l'argent, l'éducation ? Le fossé entre les réalités des deux jeunes protagonistes, semblable à certains égards à celui qui séparait Gilles et Guylaine dans *Matroni et moi*, n'est pas des plus simples à combler.

La production du NTE n'évite pas certains écueils du théâtre engagé. Le message est parfois fortement appuyé, au détriment de l'action dramatique. Alexis Martin, qui accorde dans ses pièces une part importante au discours et à la réflexion philosophiques, a parfois laissé dans *Révolutions* l'exposition de la thèse prendre le dessus sur tout le reste. Aussi les longues discussions sur la richesse et la pauvreté ne parviennent-elles pas toujours à capter l'intérêt du spectateur, qui avait déjà compris les enjeux. Si les interlocuteurs de Robin changent, les propos et les idées débattues sont les mêmes du début à la fin. C'est, en fait, d'un problème de resserrement dramatique que souffre *Révolutions*. Aux composants premiers de l'œuvre s'en ajoutent d'autres qui semblent parfois appartenir à une seconde pièce. L'histoire d'amour incestueuse entre Robin et sa sœur Tania, par exemple, peu développée et qui amène une rupture de ton et d'action, apparaît davantage comme un greffon que comme un élément essentiel de la pièce. Aussi peut-on questionner le choix de ponctuer certains moments de la pièce par une narration, au demeurant bien rendue par la voix singulière de Pierre Lebeau. Si elle s'insère assez bien entre les différentes scènes, cette narration apporte aussi parfois une certaine lourdeur, et on s'interroge alors sur sa fonction et sa nécessité. Les scènes jouées ne parlaient-elles pas assez clairement au spectateur ? De la même façon, quelques éléments scéniques, comme une espèce de



robot et la projection de mots sur les murs, laissent perplexe. Ils tranchent en effet avec l'esprit de *Révolutions* et le caractère artisanal dont se réclame depuis quelque temps déjà Alexis Martin. De la conjonction de tous ces éléments naît un certain manque d'unité dans la facture de la pièce et donne l'impression que certains fils de l'œuvre dévient de la trame principale.

Cela n'altère cependant en rien les qualités de la pièce de Martin. À l'intéressante problématique du langage s'ajoutent quelques personnages d'une rare force. Présent presque à chaque instant sur scène, celui de Robin piaffe et lutte avec l'énergie de la survie. Robin Aubert dans ce rôle, portant tout le poids de la pièce sur ses épaules, nous fait déjà regretter sa retraite prématurée de la scène, qu'il a annoncée dans les médias. Son jeu, à la fois brut et alerte, lui assure une présence dont peu d'acteurs peuvent se targuer. Le personnage de la Mouche, interprété par Miro, reste lui aussi longtemps en mémoire. Cet ami que Robin va tantôt aider, tantôt consulter, a préféré la fuite à la douloureuse lucidité. La poésie et les drogues sont les moyens d'évasion qui lui permettent de vivre un peu en attendant la mort.

Les nombreux personnages de *Révolutions* vivent dans des univers bien différents, et Jean Bard a choisi, pour montrer à la fois leur proximité et leur irréductible distance, de multiplier les lieux en fragmentant la scène d'Espace Libre. Un rail traverse diagonalement l'espace scénique, symbole du quartier ouvrier et de la machine qui gagne du terrain sur l'homme. Tout comme la cuisine de Robin (où boit et somnole son père toute la pièce durant, presque chosifié) et le repaire des apprentis révolutionnaires, ce rail représente le lieu des plus pauvres, le père de Robin venant tout juste de perdre son emploi à l'usine. S'ajoutent les lieux des plus riches, c'est-à-dire le belvédère offrant une vue de Westmount illuminé et le bar branché dont le plancher lumineux contraste avec la terre sur laquelle dort la Mouche. Robin accédera à ces lieux qui lui semblaient interdits, mais uniquement en tant que visiteur nocturne ou encore employé. Les frontières entre les deux mondes demeurent bien réelles et difficilement franchissables. D'ailleurs, le sens premier de *révolution*, celui lié à la science, n'implique-t-il pas l'impossibilité de dévier d'une certaine trajectoire et le retour inévitable au point de départ ?

Première pièce qu'Alexis Martin propose en tant que codirecteur du NTE, *Révolutions* paraît engager la joyeuse équipe de la rue Fullum sur une voie qu'elle avait peu empruntée ces dernières années : celle des problématiques sociales<sup>2</sup>. Malgré leur présence dans les pièces de Robert Gravel, avec un hyperréalisme souvent drôle, mais aussi à la limite du supportable tant l'image renvoyée était dure, le politique et le social n'auront jamais été aussi clairement exposés au NTE que dans cette dernière création. **J**

*Révolutions* paraît engager la joyeuse équipe de la rue Fullum sur une voie qu'elle avait peu empruntée ces dernières années : celle des problématiques sociales.

2. Cette orientation de la compagnie tend à se confirmer. L'atelier intitulé *les Clones*, présenté au printemps dernier, malgré son ton très désinvolte, traitait des enjeux politiques, sociaux et moraux du clonage.